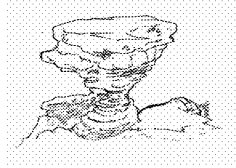


DENIS VOIGNIER

**LA RANÇON
DU CROISÉ**

dv-éditions / Strasbourg



3

La colonne s'étirait sur plus de cinquante toises^{*}, et les premiers cavaliers atteignaient déjà la lisière que les derniers étaient encore en plein sous-bois. Les armures, scrupuleusement astiquées, étincelaient dans les rais de lumière qui jouaient à travers les branches des hautes futaies. Le cliquetis des armes qui cognaient contre les cuissardes métalliques emplissait la forêt et la troupe ne risquait pas de passer inaperçue. Mais ce n'était pas là son objectif. Bien au contraire. Des ordres clairs et précis avaient été donnés: sécuriser le secteur. Se faire

^{*} environ 150 mètres

remarquer, signaler sa présence, dissuader les rôdeurs et autres bandes de malveillants de s'installer dans les forêts avoisinantes. Le convoi arriverait dans quelques jours et il fallait en protéger la cargaison.

L'homme de tête, un colosse dont les longs cheveux roux dépassaient du casque, leva le bras gauche pour intimer l'ordre de stopper. Pendant, quelques instants, il observa les alentours, examinant les talus, les roches accrochées aux pentes, les bosquets d'arbres, les souches et les troncs. Il savait de par sa longue expérience de soldat que chaque profil du terrain pouvait se révéler un instrument de mort, l'élément d'un piège ou d'un traquenard. Ici des blocs de grès que l'on pouvait basculer sur une troupe, là une crête échanquée et touffue qui pouvait abriter d'habiles archers, plus loin encore, des fougères serrées d'où des hommes couchés, poignard en main pouvaient fondre prestement. Il se tourna vers son second, lui désignant la crête en question.

– Harold, il faudra mettre nos gens par ici. Si je devais tenter quelque chose, je choiserais ce versant sud.

– Oui Messire Aubin, nous y placerons des archers.

– Que voyez-vous là-bas, Harold, au détour de notre chemin.

– Un sapin, Messire, un grand sapin, bien plus élevé que les autres.

– Mais encore ?

– Je ne comprends pas Messire. Seul ce sapin...

– Très juste, Harold, seul ce sapin, de part sa haute taille attire vos regards et vous en oubliez ce boqueteau de jeunes chênes, un peu plus à gauche. Ses branches solides et son feuillage touffu sont une aubaine pour des tireurs habiles. Il faudra aussi l'investir.

– Bien Messire, nous y veillerons.

Un nouveau geste du bras et la troupe se remit en branle. Le cliquetis régulier des armes se fit à nouveau entendre à la cadence du pas des chevaux qui

soulevaient une poussière rougeâtre. Les hommes se balançaient au rythme des montures et semblaient souffrir de la chaleur. Depuis le matin que cette inspection durait, ils avaient grande hâte de rejoindre le château. Un repos bien mérité serait le bienvenu sans oublier les pintes de vin frais qui viendraient fort à propos nettoyer les gosiers asséchés par cette maudite poussière.

La déflagration fut terrible. On eût dit que le sol s'ouvrait et que la forêt tout entière vomissait des torrents de feu. Des blocs entiers de roches dévalaient les pentes, broyant les bêtes et les hommes. Les flammes s'étaient rapidement propagées aux herbes sèches des talus et les chevaux rescapés, prenant peur, jetèrent bas leurs cavaliers et s'enfuirent sans demander leur reste. Des arbres, soufflés par l'explosion, s'étaient également abattus sur la troupe et il ne resta bientôt plus qu'une poignée d'hommes valides qui ne purent que constater les dégâts. L'homme de tête, épargné car

en avant du groupe et hors d'atteinte des rochers, rassembla rapidement les quelques hommes rescapés.

– Que se passe-t-il Messire ?

– Ma foi, je n'en sais rien, Benoît, je n'ai jamais rien vu de tel. Comme si le feu de la terre nous avait tendu un piège.

– Ne restons pas là, Messire, cela n'est pas prudent.

– Au diable la couardise, Maxence ! Gagnez plutôt l'abbaye pour quérir du renfort. Ramenez hommes et charrettes. afin de pouvoir emporter les blessés et les soigner en toute hâte.

– Bien Messire, je fais au plus vite.

Le dénommé Maxence, piquant des deux, ne se fit pas prier et disparut rapidement après le virage. Aubin désigna les blessés, coincés sous les chevaux et gémissant de même que les animaux.

– Aidons-les à se dégager.

Les hommes mirent pied à terre pour porter secours à leurs camarades.

Plus haut, derrière la ligne échancrée du versant sud, un homme, couché dans les fougères, observait la scène. Un sourire énigmatique illuminait son visage émacié tandis que ses yeux brillaient d'un plaisir à peine retenu. Il souleva sa grande carcasse squelettique et se recula vers une ligne de mélèzes. Se baissant, il tira sur un câble qui passait à ses pieds, enroula le fil autour de son bras et ramena vers lui un boîtier qui ressemblait fort à un détonateur. Il se tourna vers les trois malandrins qui guettaient dans l'ombre des arbres.

– Je vous l'avais bien dit, expliqua l'homme, ce sera un jeu d'enfant. Ce petit essai est concluant. Je compte sur vous pour la suite des événements.

– Oui Messire.

– Vous avez bien compris ce qu'il vous reste à faire ? Les trois ombres hochèrent la tête d'un commun accord.

– Alors séparons-nous maintenant et retrouvons-nous comme convenu. Je vous recommande la plus grande discrétion, bien entendu.

Les ombres s'éclipsèrent en silence, se coulant dans le sous-bois. L'homme n'avait pas totalement confiance en ces êtres voraces et cupides. Après l'opération, il se chargerait de les faire disparaître.

Il eut un sourire et caressa du bout des doigts la petite masse gélatineuse qui se trouvait au fond de sa poche